



Leon Maximil Christine Princesse
de Stolberg née Comtesse de Reuss



LE
RIVAL
SECRETAIRE,
COMEDIE

D'UN ACTE EN VERS,

Représentée pour la première fois par les Comédiens François le 12 Novembre 1737.

*Par M. D * * *.*



A PARIS, AU PALAIS,
Chez GREGOIRE-ANTOINE DUPUIS,
Grand'Salle, au Saint-Esprit.

M. DCC. XXXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

LE
RIVAL

SECRET

D'UN ACTE EN VERS

Par M. de Voltaire
M. de la Harpe



PARIS, AU PALAIS
DE LA LIBRAIRIE, EN LA COUR
DU GRAND-AUTEL DE L'ÉGLISE
DE SAINT-JEAN, EN L'AN 1777

M. DCC. LXXVII

chez M. de la Harpe, Libraire





A

MONSIEUR G**

PRIEUR

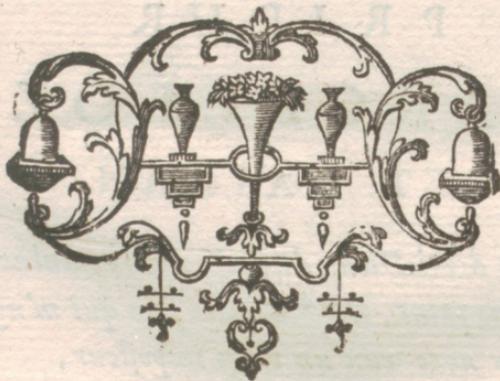
D'ARGELLOZ,

ET D'AIRAN.

DEs demi-Dieux du siècle avare adulateur,
Je ne viens point, G** dans le soin qui m'agite,
Trafiquer avec eux un éloge imposteur,
Et vendre au plus offrant mon encens parasite;
Plus avides d'argent que de gloire enivrés,
Dans une longue Dedicace,
Assez d'autres sans moi de ces noms réverés,
Ennobleront les titres du Parnasse.
Mais pour moi, qui préfère à toute leur faveur
Les devoirs innocens d'une amitié fidèle,
Je n'irai pas si loin chercher un Protecteur;

a ij

*Un ami tendre & plein de zele,
Sera mon seul soutien & mon seul défenseur.
C'est à toi, qu'en ce jour je consacre ma veine,
Toi seul me tiendras lieu d'Auguste & de Mécène,
Ami, c'est assez pour mon cœur,*



PROLOGUE



PROLOGUE
DU
RIVAL SECRETAIRE.

THALIE, MOMUS.

THALIE.



H quoi, c'est vous, Momus? Quel dé-
fir curieux
Vous ramene aujourd'hui dans le Comi-
que Empire?

Depuis long-tems exilé de ces lieux,
Si quelques Ecrivains, qu'Appollon seul inspire;
Ont voulu rapprocher le goût des Spectateurs
Des Caracteres de Thalie,
Un amas larmoyant d'ambitieux Auteurs
Nous chassant de la Comedie;
N'en font sans nous qu'un Spectacle amphibie,
Où ma sœur vient mêler ses tragiques douleurs;

A

P R O L O G U E.

Excusez donc ma trop juste surprise ,
 J'ignore dans ces lieux qui peut vous attirer :
 Car pour tout dire avec franchise ,
 On ne sçait plus ici que bâiller ou pleurer.

M O M U S.

C'est de même là-haut , dans le Ciel on s'ennuie
 Sans y jouer la Comedie ;
 Les Dieux y vivent en Bourgeois ,
 Et nos Divinitez femelles
 Bien différentes d'autrefois ,
 Présentement font les cruelles.

Jupin toujours volage , & toujours amoureux ,
 Qui peupla l'univers de ses galanteries ,
 Voit aujourd'hui par un retour honteux
 Du Dieu d'Amour les couronnes flétries.

De la politique de Junon
 Les agaçantes pruderies
 Ont sçu captiver sa raison ;
 Et le triste Jupin bridé comme un Oison
 Est devenu le galant de sa femme.

T H A L I E.

Et que pensent les Dieux d'une pareille flamme ?

M O M U S.

Cela lui sied si mal , que d'un commun accord ,
 Ils ont berné le pauvre Sire ,
 Et brocardé le comique transport
 De ce passionné délire.

Phcebus même a , dit-on , fait des vers sur cela ,
 Qui se sentent de sa veillesse ,

P R O L O G U E.

Et qu'on pourroit, vû leur foiblesse,
 Dans un besoin siffler à l'Opera.
 Enfin la Cour du Maître du tonnerre,
 N'est plus présentement qu'un séjour ennuyeux ;
 Où les Déeses & les Dieux
 Regrettent le bonheur des Enfans de la terre,
 Venus, la mere des plaisirs,
 A pris le chemin de Cythere,
 Avec Bacchus le père des désirs,
 Et Cupidon, tiers toujours nécessaire.
 Le Dieu patron des Avocats, *
 Depuis deux mois est en vacance,
 Où, sans doute, il prépare en termes délicats,
 Le sophistique & superbe fatras
 De sa babillarde éloquence.
 Pour moi, dans ce commun exil,
 De l'ennui fûiant le péril,
 Et sa funeste maladie,
 J'ai volé soudain dans Paris,
 Où d'abord, comme Dieu des Ris,
 J'ai voulu voir la Comedie.
 Voilà donc, divine Thalie,
 Ce qui m'amene en votre Hôtel ;
 A ce plaisir je sacrifie
 Les délices de l'ambroisie,
 Et les honneurs d'un séjour immortel.

* Cette Piece fut jouée le 12 de Novembre, jour de la Renaissance du Palais.

P R O L O G U E.

T H A L I E.

Par ces discours vous nous faites connoître ;
 Que votre esprit n'a point changé :
 Certain Auteur pourtant vous avoit fait paroître
 Sous le titre impofant de *Momus corrigé*.

M O M U S.

Je lui pardonne l'ironie ,
 En faveur du brillant dont il m'a décoré ,
 Détrompez-vous , trop crédule Thalie ,
 Momus par ces beaux vers n'est point défiguré ;
 Je fuis encor ce Dieu caustique ,
 Sincere par malignité ,
 Jamais flatteur par politique ,
 Toujours ami de l'équité.

T H A L I E.

Nos tentatives font donc vaines ;
 Si Momus fuit toujours fon critique penchant ,
 Devons-nous nous flatter d'un retour indulgent ?
 Il verra nos défauts fans foulager nos peines :
 Car , à parler fans fard , je crains pour mes Acteurs.

M O M U S.

En récompense auffi vous avez des Actrices
 Qui tiendront lieu de Pieces & d'Auteurs ,
 Pour fatisfaire les caprices
 De vos faciles Spectateurs ;
 Il ne faut qu'un joli vifage ,
 Et vos prétendus connoiffeurs
 N'en demandent pas davantage :

PROLOGUE.

5

Sans décider du bon , ni du mauvais ,
Si toutes en un mot ressemblent à Thalie , *
Pour la prochaine Comedie ,
Je répons presque du succès.

T H A L I E .

C'est témoigner bien de l'ingratitude ,
Pour ce Public toujours plein d'équité ,
Qui du bon goût fait son unique étude ,
Et qui dernièrement vous a si bien traité.

M O M U S .

Je faisois l'éloge du Vice ,
Voilà pourquoi je fus si bien reçu ;
Si j'eusse fait celui de la Vertu ,
J'aurois peut-être éprouvé son caprice.

T H A L I E .

Encore un coup , cessez ces propos indiscrets ;
Du vrai Public que ce langage offense ;
Respectez les justes décrets ,
Et souffrez qu'en ce jour je prenne sa défense.
Dans ce Public je ne compris jamais ,
Ces gens tumultueux , ces Héros de cabale ,
Qui sur un mot tout prêt d'équivoquer ,
Et traînant après eux le trouble & le scandale ,
Font métier d'applaudir , ou bien de critiquer .
Je parle seulement de ce Public aimable ,
Indulgent par nature , & censeur par raison ,
Qui des faux préjugés craignant la trahison ,
Et ne cherchant en tout qu'un loisir estimable ,

* Mademoiselle Dangeville la jeune.

6 PROLOGUE.

Du soin de ses plaisirs fait son seul intérêt ;
Voilà le vrai Public ; le voilà tel qu'il est ;
En penser autrement , seroit lui faire outrage.

M O M U S.

Ah ! vous sentez l'Auteur qui craint pour son Ouvrage ,
Et qui vient dire aux Spectateurs :
„ Messieurs , c'est un tems d'indulgence ,
„ Nous avons de foibles Acteurs ,
„ Ainsi que de méchans Auteurs ;
„ Daignez nous faire grace en faveur de l'absence ,
„ Ou ne portez du moins votre décision ,
„ Qu'après avoir pésé dans la balance ,
„ D'un jugement sans passion ,
„ L'Ouvrage qu'on soumet à votre expérience ,
A quoi sert ce beau compliment ?
A faire pressentir la chute de la Pièce ;
Et que l'Auteur par cette adresse
Voudroit prématurer un applaudissement :
Car enfin qu'est-ce qu'un Prologue ?
C'est une espece de trafic ,
Qu'un timide Ecrivain fait avec le Public :
C'est fort souvent un mauvais Dialogue ,
A la Pièce cousu , sans art & sans dessein ,
Où , pour prévenir la colere
D'un Juge équitable & sévere ,
On voit l'Auteur l'encensoir à la main ,
Dans des louanges déplacées ,
Et qu'il prodigue malgré lui ,

Forcer son caractère , & trahir ses pensées.
 Quelle est la Piece enfin que l'on donne aujourd'hui,
 Et pour qui vous craignez une juste censure ?

THALIE.

C'est , à vous parler franchement ,
 Une espece de bigarrure ,
 Faite à la hâte , & je ne sçai comment ;
 Par un trio d'Auteurs hétéroclites ;
 C'est en un mot un composé divers
 De trois Actes hermaphrodites ,
 Dont les deux premiers sont en vers ...

MOMUS.

Et le dernier sans doute en prose ?

THALIE.

De plus , accompagné d'un Divertissement.

MOMUS.

Y rira-t'on ?

THALIE.

Oh ! C'est une autre chose :
 On commence dans un moment ;
 Vous en pourrez juger vous-même ,
 Et là-dessus vous former un système ,
 Ou de critique , ou d'applaudissement.
 Adieu , Momus , sur-tout soyez-nous favorable.

MOMUS.

Pour vous rien refuser vous êtes trop aimable.

A iij

P R O L O G U E.

Au Partere.

A la fin d'un Prologue on fait un compliment ;
 Pour gagner du Public l'utile bienveillance ;
 C'est la regle partout : trouvez bon cependant
 Que pour ce jour je garde le silence,
 Cela vous paroîtra peut-être surprenant ;
 Mais voici comme je raisonne :
 Si cette Pièce qu'on vous donne
 Est digne d'applaudissement ,
 A quoi bon , s'il vous plaît , du Parterre & des Loges ,
 D'un air rampant , mandier les éloges ?
 Votre bon goût nous est un sûr garant ,
 Qu'ils feront prodigués à notre Comedie ,
 Et qu'une Cabale ennemie
 Ne prévaudra jamais sur votre jugement ;
 Mais si l'Ouvrage est froid & languissant ,
 En vain sur le Théâtre , ainsi qu'en sa Préface ,
 L'Auteur tremblant viendrait demander grace,
 Votre équité lui promet surement
 Ce que mérite une Pièce mauvaise ;
 Ainsi , Messieurs , ne vous déplaife ,
 Je ne ferai nul compliment.

Fin du Prologue.

LE RIVAL

SECRETAIRE,

COMEDIE D'UN ACTE

EN VERS.



ACTEURS.

Me ARGANTE, Tante de Julie.

JULIE, Nièce de Madame Argante.

LE BARON DESFREGAT, Amant de Julie.

LE MARQUIS, autre Amant de Julie.

FINETTE, Suivante de Madame Argante.

CRISPIN, Valet du Marquis.

CHAMPAGNE, Valet du Baron.

Un Notaire,

La Scene est à Bruxelles, chez Madame Argante.



LE
RIVAL SECRETAIRE.
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, CRISPIN.

CRISPIN.



E pourroit - on sçavoir quelles ardeurs
nouvelles

Fixent notre sejour si long-tems à Bruxelles?

Votre dessein, Monsieur, n'étoit pas d'y
rester,

Et de ce long délai je dois m'inquiéter.

Daignez encore un coup m'en expliquer la cause.

A notre prompt départ, quelle raison s'oppose ?

Est-ce l'amour, enfin ?

LE MARQUIS.

Oui, tu l'as deviné,

L'amour seul aujourd'hui me rend infortuné,

2 LE RIVAL SECRETAIRE ;
CRISPIN.

Vous rend infortuné ! Votre discours m'étonne ;
Jamais sincèrement vous n'aimâtes personne.

LE MARQUIS.

Hélas ! mon cher Crispin, tu me vois bien changé,
J'ai reconnu l'erreur d'un fatal préjugé.
J'aime enfin, & mon cœur d'une atteinte plus sûre,
En arrivant ici, ressentit la blessure.
D'une jeune beauté qui demeure en ces lieux ;
J'éprouvai malgré moi les traits victorieux ;
Je la vis par hazard, & dès le moment même
Pour ce divin objet mon amour fut extrême ;
Et puisqu'il faut ici ne te rien déguiser,
Je l'aime assez, Crispin, pour vouloir l'épouser.
En effet, conçois-tu de bonheur comparable
A celui que l'on trouve en un objet aimable ;
Conçois-tu quel plaisir & quel ravissement
Accompagne sans cesse un hymen si charmant ?
Etre toujours ensemble, & se livrer sans crime
Aux transports mutuels d'une ardeur légitime ;
Au bonheur d'une Epouse, ainsi que d'un Epoux,
Consacrer à l'envi ses momens les plus doux.
Tel est l'heureux destin d'un tendre mariage,
Que la vertu soutient, dont l'amour est le gage ;
Et qui satisfaisant nos innocens désirs,
Resserre ses liens au milieu des plaisirs.

CRISPIN.

Voilà sans contredit une riche peinture,
Mais ce portrait, Monsieur, n'est pas dans la nature,
Et de la vérité de ce beau coloris,
J'en voudrois appeller à Messieurs les maris.

LE MARQUIS.

Quoi qu'il en soit, Crispin, la raison justifie
Un hymen qui fera le bonheur de ma vie;
C'est elle qui l'ordonne, & qui veut en ce jour
Achever un ouvrage ébauché par l'Amour.

CRISPIN.

Si la raison guidoit les Amans de votre âge,
On en verroit bien peu tâter du mariage;
Et contens des plaisirs d'un joyeux célibat,
Ils fuiroient de l'hymen le tyrannique état.
Si vous sçaviez, Monsieur, ce que c'est qu'une femme...
D'y penser seulement, j'en tremble au fond de l'ame.
J'en parlois comme vous, avant que d'épouser;
Mais la suite bien-tôt sçut me défabuser.
A mes propres dépens j'appris à la connoître.
Ah! C'est bien sur ma foi l'animal le plus traître;
Le plus acariâtre, & le plus singulier
Que l'on puisse trouver en tout le monde entier;
Pour tous les étrangers, affable & prévenante;
Mais pour un mari seul superbe & menaçante,
Coquette par orgueil, ou par tempérament;
Prude par caractère, ou par entêtement;

14 LE RIVAL SECRETAIRE,
Avare fans dessein , prodigue par caprice ,
Modeste par vertu , moins que par artifice ,
Nous chiconnant toujours sur nos moindres désirs ;
Et de tous nos chagrins faisant tous les plaisirs.
Une femme ressemble , en un mot , le dirai-je ?
A ces jeunes coursiers que l'on dresse au manège.
Jamais par la douceur son cœur ne se résout ,
C'est à coup d'éperon que l'on en vient à bout.

LE MARQUIS.

Détrompe-toi , Crispin , & connois mieux les charmes
De ce sexe enchanteur , à qui tout rend les armes.
Il est tems d'affranchir tes aveugles esprits ,
D'un préjugé funeste au bonheur des maris.
Les femmes ne sont point des tyrans domestiques
De nos moindres désirs impérieux critiques ;
Nous seuls à leur égard , jaloux , indifférens ,
Nous sommes leurs époux , bien moins que leurs tyrans
D'un siecle petit Maître adorant les maximes ,
Et de l'opinion trop crédules victimes ,
On nous voit chaque jour vains & capricieux ,
Insulter fans remords au chef-d'œuvre des Cieux ;
Braver un sexe aimable , & né pour la tendresse ,
Sage moins par devoir , que par délicatesse ;
Qui craint de se défendre , & n'oppose à nos traits ,
Qu'un mélange vainqueur de vertus & d'attraits.
En vain , après cela , tu voudrois me distraire
De conclure un hymen devenu nécessaire ,

COMEDIE. 135

Tous tes discours seront désormais superflus.

CRISPIN.

En vérité, Monsieur, je ne vous connois plus.
 Vous, ce galant du siecle, & cet amant volage,
 Libre enfant du caprice & du libertinage,
 Vous, l'effroi des maris, & l'écueil des rigueurs,
 Inconstant aussi-tôt que comblé de faveurs,
 Et qui dans les assauts, & les chocs de ruelle,
 Trouvâtes mainte prude, & pas une cruelle.
 Vous, enfin, façonné par les mains de l'Amour,
 Je vous vois aujourd'hui par un triste retour,
 Soupissant, langoureux, dans votre ardeur discrète,
 D'une simple Bourgeoise essayer la défaite,
 Et courir lâchement immoler votre orgueil,
 Et toute votre gloire aux hazards d'un coup d'œil.
 Mais après tout, Monsieur, quelle est votre espérance?
 Vous flattez-vous de voir payer votre constance?

LE MARQUIS.

Je crois que l'on ignore encore mon amour;
 Mais par ton zèle adroit j'espere dès ce jour
 Pouvoir faire connoître à la belle Julie,
 Les tendres sentimens dont mon ame est remplie,
 Et retarder du moins un hymen malheureux,
 Qui d'un rival Flamand doit combler tous les vœux.
 Il faut qu'à ce dessein, tu gagne la Suivante
 Qui sert dans ce logis, près de Madame Argante;
 Muni de ce secours, agis tranquillement,
 Elle ne tiendra pas contre ce diamant;

15 LE RIVAL SECRETAIRE,
Nons en obtiendrons tout & son heureuse adresse
Sçaura tromper la Taïté en faveur de la Nièce.
Cours presser mon bonheur ; mais sur-tout dis-lui bien
Que mon destin dépend d'un moment d'entretien,
Et que si je ne vois mon aimable Julié,
Il n'est plus de lien qui m'attache à la vie.

Il sort.

SCENE II.

CRISPIN *seul.*

D'Un Marquis amoureux me voilà donc l'Agent ;
Affez fourni d'esprit , & mieux encor d'argent ;
Car ce n'est plus le tems , où Valets charitables ,
Nous servions sans retour des Maîtres intraitables ;
Qu'à nos propres dépens il nous falloit nourrir ;
En leur laissant encore le droit de nous punir ,
Quand leur mauvaise humeur d'un amoureux caprice ,
Nous faisoit , sans raison , expier l'injustice.
On a changé d'usage , & l'on a fort bien fait ,
Mon dos s'en trouve mieux , ainsi que mon gouffet ,
Mais sans nous démentir , achevons l'ambassade ,
Et de notre sçavoir faisons ici parade.
On vient ; c'est justement celle dont j'ai besoin.

SCENE

SCENE III.

FINETTE, CRISPIN.

CRISPIN à part.

IL faudroit amener la chose d'un peu loin ;
 Mais par un compliment, neuf & plein d'éloquence,
 Je vais tâcher d'abord de faire connoissance.

Il salue Finette.

FINETTE à part.

Cet homme sans dessein n'aborde pas ainsi :
 Il faut l'interroger. (*haut.*) Que cherchez-vous ici ?

Elle salue Crispin.

CRISPIN.

Je cherche une gentille & piquante Soubrette,
 Qui fert Madame Argante, & qu'on nomme Finette.

FINETTE.

C'est moi sans contredit, à votre éloge près.

CRISPIN.

Vous êtes bien modeste, & vos brillans attraits
 Brillent d'une façon qui n'eut jamais d'égale . . .
 On diroit à vous voir d'une jeune Vestale
 Qui craint de se commettre aux regards curieux,
 Et qui porte en un mot la pudeur dans les yeux.

B

18 LE RIVAL SECRETAIRE,
Je suis, n'est-il pas vrai, bon phisionomiste ?

FINETTE.

Vous êtes, selon moi, meilleur panégyriste.

CRISPIN.

Vous répondez, la belle, avec une douceur,
Qui par plus d'un endroit vient de toucher mon cœur.
bas.

Elle a déjà, ma foi, remplacé dans mon ame,
Le triste souvenir de ma défunte femme.

FINETTE.

On ne peut trop louer les graces & le tour

CRISPIN.

C'est un air naturel à tous les gens de Cour.

FINETTE.

Je le vois ; mais enfin quelle importante affaire
Vous fait donc rechercher mon petit ministere ?
Vous pouvez être sûr de mon attachement.

CRISPIN.

Pour plus de sûreté prenez ce diamant.

FINETTE.

Quel est votre dessein, que prétendez-vous faire ?

CRISPIN.

Je vous vais en deux mots dévoiler le mystere :
Un Marquis amoureux, & dont je suis l'agent

FINETTE.

J'entrevois vos projets, sans aller plus avant ;

Vous voulez m'engager à servir votre Maître.

CRISPIN.

Vous êtes pénétrante , à ce qu'on peut connoître,

FINETTE.

Qu'en pensez-vous ?

CRISPIN.

Ma foi , vous devinez si bien ;

Que je n'oserois plus vous dissimuler rien.

Il est vrai , le Marquis a vû votre Maîtresse ,

Elle a surpris d'abord son cœur & sa tendresse ;

Et je viens pour offrir sa fortune & sa main ;

Mais on dit qu'un Baron s'oppose à ce dessein.

Vous m'obligerez fort de me faire connoître

Ce dangereux Rival qu'on préfère à mon Maître ;

Car il faudra , je crois , le faire déguerpir.

FINETTE.

Je vais en peu de mots vous le bien définir.

Le Baron Desfrégat , c'est ainsi qu'on le nomme ,

Est un vieux Matelot , d'ailleurs bon Gentilhomme ,

Brusque , sot , entêté de sa condition ,

Brave par habitude , & par profession ,

Aimant par intérêt , & sans délicatesse ,

Et poussant les égards jusqu'à l'impolitesse.

CRISPIN.

C'est un vieux Matelot , jaloux , fier & brutal ;

Oh ! sur les flots d'amour , rien ne vogue si mal.

Le contraste est parfait , un homme de Marine ,

Est celui qu'au Marquis pour rival on destine !

B ij

20 LE RIVAL SECRETAIRE,

Je plains en vérité votre pauvre Baron,
Mon Maître d'un coup d'œil va le couler à fond.

FINETTE.

Aussi vous pensez bien que la triste Julie
Voudroit briser le joug où sa Tante la lie ;
Mais son pere bien loin d'avoir soin de son fort ,
Pour nous tyranniser avec elle est d'accord.

CRISPIN.

Que me dites-vous-là ? Quoi, c'est Madame Argante
Qui forme une union si fort extravagante !
Mais ne pourroit-on pas avoir son agrément ?

FINETTE.

J'en doute, car jamais, à parler franchement,
Je ne vis caractere aussi déraisonnable ;
Le caprice est chez elle un mal indispensable ,
Voluptueuse , prude , & coquette à la fois ,
Veuve de trois maris qu'elle a gardé six mois ,
Un quatrième encor trouveroit bien sa place ,
Si les moins scrupuleux n'avoient manqué d'audace.
Dans ses transports jaloux elle a long-tems aimé
Ce Baron Desfrégat que sa Nièce a charmé ;
Et ne consent , sans doute , à lui céder Julie,
Que par un nouveau trait d'amoureuse folie.
Au reste j'avouerai , pour ne vous pas mentir ,
Qu'il n'est pas fort aisé de la bien définir ;
Aujourd'hui caressante , & demain intraitable,
Tantôt c'est un mouton , & tantôt c'est un diable.
Chez elle en même tems régne la fausseté ,
L'amour , l'indifférence & la sincérité.

Elle est joyeuse & triste, indiscrete & prudente,
 Avere & libérale, orgueilleuse & rampante;
 Enfin changeant d'avis, presque sans le vouloir,
 Et sans avoir le tems de s'en appercevoir.

C R I S P I N.

Mais ce n'est après tout qu'une femme ordinaire,
 Et de la Nièce enfin, quel est le caractère?
 Il doit être charmant, car mon Maître en est fou,
 Et de-là je conclus que c'est un vrai bijou.

F I N E T T E.

Elle ne dément point ce que l'on pense d'elle,
 Affable, généreuse, à ses devoirs fidelle,
 Pour elle la nature épuisa ses trésors,
 Et son esprit répond aux charmes de son corps;
 Folâtre en ses discours, mais pourtant réservée.
 Sa conversation est simple & cultivée,
 Et n'a point de Paris cet air étudié,
 Par tous nos Etrangers souvent estropié;
 Empruntant tous ses traits au sein de la nature,
 Et dédaignant de l'art la superbe imposture;
 Ses appas ne sont point un air fimétrisé
 Sous le masque trompeur d'un éclat composé.
 Elle offre sans dessein, sans fard, sans artifice,
 Les charmes ingénus de sa beauté novice,
 Et n'étalant par tout que ses propres attraits,
 Elle brille toujours, sans le vouloir jamais.

C R I S P I N.

Et malgré tant d'appas, sa Tante lui destine
 Un vieux Baron Flamand, Officier de Marine!

B ij

22 LE RIVAL SECRETAIRE;

FINETTE.

Le Notaire aujourd'hui doit dresser le Contrat.

CRISPIN.

Mais vraiment le tems presse , & Monsieur Desfrégat
Si pour mon Maître ici quelqu'un ne s'intéresse ,
Pourra bien épouser votre jeune Maîtresse.

FINETTE.

De servir le Marquis je me fais une loi,
Ne craignez rien , parlez , qu'attendez-vous de moi ?

CRISPIN.

Un entretien secret , où devant sa Maîtresse ,
Mon Maître puisse faire éclater sa tendresse.

FINETTE.

Je crains qu'on lui refuse un entretien secret.

CRISPIN.

D'où vient? Quoique Marquis, c'est un Marquis discret.

FINETTE.

N'importe , ma Maîtresse aura quelque scrupule ;
Ce scrupule , pour moi , me paroît ridicule ;
Toutefois j'aurai peine à pouvoir l'obtenir.

CRISPIN.

Au nom du diamant , daignez nous secourir.

FINETTE.

Allons , je vais , pour vous , mettre tout en usage :
Etes-vous satisfait ?

CRISPIN.

On ne peut davantage.

SCENE IV.

CHAMPAGNE, FINETTE, CRISPIN.

CRISPIN.

M Ais qui diable , en chantant , adresse ici ses pas ?

FINETTE.

C'est Champagne ; fuyons.

CRISPIN.

D'où naît votre embarras ?

Mais attendez . . . je crois connoître ce Champagne ,
Il est de mes amis.

CHAMPAGNE à part.

Ma future Compagne ,

Qui coquette en ces lieux d'un air fort ingénu.

Cé visage , après tout , ne m'est pas inconnu.

CRISPIN à Finette.

Je m'en vais l'aborder.

CHAMPAGNE.

Je pense le remettre ,

Nous avons autrefois . . .

CRISPIN.

Voulez-vous bien permettre . . .

Qu'il soit ici permis . . . de vous féliciter . . .

L'ancienne amitié . . .

CHAMPAGNE à part.

Je n'en puis plus douter.

B iij

CRISPIN.

D'ailleurs la politesse

CHAMPAGNE.

Eh ! parbleu , c'est lui-même.

Embrassons-nous , Crispin.

CRISPIN.

Ma joie en est extrême ,

Et dans les doux transports d'un plaisir enchanteur ;
Je suis en vérité votre humble serviteur.

FINETTE.

Voilà ce qui s'appelle une reconnoissance.

CRISPIN.

Elle est bien naturelle , après vingt ans d'absence.

CHAMPAGNE.

Et dis-moi donc , Crispin , fers-tu dans ce Pays ?

CRISPIN.

Pas tout-à-fait j'y suis Ecuyer d'un Marquis.

CHAMPAGNE.

Je me réjouis fort de ta bonne fortune ,
Depuis assez long-tems elle nous est commune ;
Car moi de mon côté , je suis chez un Baron.

CRISPIN.

Le Baron Desfrégats.

CHAMPAGNE.

Eh ! d'où sçais-tu son nom ?

CRISPIN.

D'où ! n'ai-je pas servi quatre ans sur la Galere ?
Dans ce tems-là , parbleu , c'étoit un bon compere :

Il épouse, dit-on, une jeune beauté,
Qui demeure céans.

CHAMPAGNE.

Tu dis la vérité.

Et je vais dès l'instant porter chez le Notaire,
Pour dresser les Contrats, cet Ecrit nécessaire.

Montrant un papier

Que fais-tu donc ici ?

CRISPIN.

J'y venois . . . sans dessein.

Finette est ma cousine . . . & je suis son cousin.

CHAMPAGNE.

Je serai donc le tien : car j'épouse Finette.

CRISPIN.

Tout de bon ?

CHAMPAGNE.

Oui, ma foi.

CRISPIN.

Ma joye en est parfaite.

CHAMPAGNE.

Le tems me presse, adieu, cousin, jusqu'au revoir.

CRISPIN.

Je ne te quitte plus, cousin, jusqu'à ce soir ;
Et puisque je te tiens, il nous faut boire ensemble.
N'est-ce pas bien penser ?

CHAMPAGNE.

Assez bien, ce me semble,

Courons, sans plus tarder, au prochain Cabaret,
à *Finette*.

Je médite un bon coup dont vous verrez l'effet.

SCENE V.

FINETTE *seule*.

Courage, le poisson est ma foi dans la nasse ;
Infortuné Baron, vous céderez la place :
Car je crois ce Crispin trop habile garçon,
Pour se montrer ici libéral sans raison
Il va mais j'apperçois mon aimable Maîtresse.

SCENE VI.

JULIE, FINETTE.

JULIE.

HElas !

FINETTE.

Un jour d'hymen, d'où naît cette tristesse ?
Cela n'est point du tout dans l'ordre naturel :
Je conviens qu'en formant un nœud si solennel,
On tremble fort souvent, bien moins pour l'hymenée,
Que pour l'Epoux auquel on se voit destinée.
JULIE.
Il est vrai qu'à vingt ans de suites de l'hymen,
On ne s'avise pas de faire l'examen.

FINETTE.

A votre âge , si-donc ! ce seroit conscience
De sentir pour ce Dieu la moindre répugnance,

JULIE.

Aussi je t'avouerai qu'avec tout autre Epoux ,
Qu'un Flamand impoli , froid , bizarre , jaloux ,
L'hymen assurément auroit pour moi des charmes ;
Mais pour vivre sans cesse au milieu des allarmes ,
Sans espoir , sans plaisir , & sans tranquillité ;
En bute à tous les traits de la brutalité ,
D'un tyran domestique , & d'un Maître inflexible ,
Aux douceurs de l'Amour fierement insensible ;
Il vaut bien mieux goûter , sans trouble & sans éclat ,
Le paisible bonheur d'un heureux célibat.

FINETTE.

Du Baron en effet je crains le caractère ;
Dans ses façons d'agir il n'est pas ordinaire.

JULIE.

Je sens que le Flamand n'est point propre à charmer ;
Bien fait sans être aimable , & jaloux sans aimer.
Un homme tel que lui porteroit l'épouvante
Jusqu'au sein des plaisirs que l'amour nous présente.

FINETTE.

De votre Nation , c'est juger un peu mal ,
Je trouve ce portrait trop dans le général ,
Et pour moi j'en connois mais attendez , je gage
Qu'un Courtisan François de notre voisinage

28 LE RIVAL SECRETAIRE,

A dicté cet Arrêt. Les Amans de Paris
Ne se contentent pas de tromper nos Maris ;
Ils veulent dans les cœurs , assurant leur victoire ,
De nos Amans encore effacer la mémoire.
Je pense m'expliquer clairement sur ce point.

JULIE.

J'en jugerois fort mal , ne les connoissant point.

FINETTE.

N'auriez-vous pas dessein de faire connoissance ?
Je vous vois témoigner certaine complaisance.
Pour ce jeune Marquis , dont j'ai fait le portrait...
N'est-il pas vrai , Madame , il vous paroît bien fait ?

JULIE.

En vérité Finette

FINETTE.

Ah ! ma cher Maîtreſſe ,
Vous voulez avec moi vous servir de finesſſe ,
Et ſouſtraire à mes yeux vos tendres ſentimens ;
C'eſt une foible ruſe , inutile aux Amans.
Pour vouloir le cacher , l'amour eſt-il un crime ?
Vous aimez le Marquis , le Marquis vous eſtime ;
Il vous aime , bien plus , & m'a par ſon Valet ,
Inſtruite ce matin de ce charmant ſecret.
Si j'oſois vous donner un conſeil véridique ;
Madame , vous ſüiriez un hymen tyranique ;
Avec un vieux Epoux entêté de ſes droits.
Vous méritez , vous diſ-je , un Courtiſan François :

Je ne souffrirai point, à la fleur de votre âge,
 Que d'un Mari Flamand vous soyez le partage;
 Pour aller dans le fond d'un Château ruiné,
 Couler dans les ennuis un fort infortuné.
 La France vous prépare un heureux hymenée,
 Pour un homme de Cour vous êtes destinée.
 Ah! si vous connoissiez cet aimable séjour,
 Vous diriez qu'il est fait pour inspirer l'amour.
 Vous y verriez régner le goût, la politesse,
 L'aimable bagatelle, & la fine tendresse.
 L'Amant paroît toujours délicat & charmant;
 L'Epoux soigneux de plaire, & moins Epoux qu'Amant.
 Pour un moment, enfin, s'il faut que je m'explique,
 L'Espagnol est souvent aimé par politique,
 Le Flamand par devoir, ou par distraction;
 Mais le François toujours par inclination.

JULIE.

Ta lui prêtes, Finette, un peu trop d'avantage;
 Il arrive souvent qu'après le mariage,
 Oubliant de l'amour les charmes les plus doux,
 L'Amant s'évanouit, & fait place à l'Epoux.
 De ces jeunes François, l'inconstance est le vice;
 L'amour, dit-on, chez eux est le fruit du caprice.

FINETTE.

De l'amour après tout, de l'ardente passion,
 Ne fut jamais enfant de la réflexion.
 Aimerez-vous, Madame, un Amant flegmatique,
 Qui dans ses actions froidement méthodique,

30 LE RIVAL SECRETAIRE.

Avec un fond d'amour , constant & régulier ,
Risqueroit fort souvent de vous bien ennüier.
Le Baron , par exemple , est de ce caractere ;
Il aime fortement , mais n'a point l'art de plaire ;
Il feroit plus constant , mais vous l'aimeriez moins.
Encore un coup , de grace , écartertous ces soins ,
Et l'esprit enivré de la flateuse idée ,
De vous voir pour jamais au Marquis accordée
Mais ce maudit Baron vient toujours nous troubler.

JULIE.

Qu'il differe de ceux dont tu viens de parler !

SCENE VII.

LE BARON , JULIE , FINETTE.

LE BARON *sans voir Julie.*

Aimer à soixante ans , la vieille extravagante !

JULIE *bas à Finette.*

Finette , assurément il parle de ma Tante.

LE BARON *sans voir Julie.*

Elle n'y pense pas , pour avoir droit d'aimer ,

Il faut avoir encore le secret de charmer.

FINETTE *au Baron.*

Comme vous , par exemple.

LE BARON *à Julie d'un ton brusque.*

Ah ! vous voilà , Madame.

Eh bien , c'est donc demain que vous serez ma femme.

JULIE *tristement.*

On le dit.

LE BARON.

C'est aussi la pure vérité ,
 Demain , tout au plus tard , c'est un fait arrêté :
 Car je n'ai pas voulu différer davantage
 Le moment souhaité de notre mariage :
 Ce bonheur , entre nous , Madame , est-il égal ?

JULIE.

Hélas ! je n'en sçais rien.

LE BARON.

C'est répondre fort mal.

FINETTE.

Daignez ne pas songer à notre impolitesse ,
 Une vapeur subite a pris à ma Maîtresse ,
 Dans le même moment que vous êtes entré.

LE BARON.

Avant qu'il soit deux jours , va , je l'en guérirai.

FINETTE.

J'en doute fort ; Monsieur , c'est un mal incurable.

LE BARON.

Finette , mon remede est toujours immanquable ;
 Madame en trouvera l'effet prompt & certain.

FINETTE *à part.*

Vous me semblez pourtant un mauvais Médecin.

LE BARON.

Or ça , pour revenir à l'heureux hymenée ,
 Qui doit à votre fort unir ma destinée ;

32 LE RIVAL SECRETAIRE,
Vous m'aimerez, sans doute, & du plus tendre amour,
Je ne pourrai vous faire assidûment ma cour;
Mais au sein des périls où le devoir m'appelle,
Je sçaurai vous garder un cœur toujours fidèle.

FINETTE.

Eh ! peut-elle trouver un destin plus heureux,
Et qui puisse être en tout plus conforme à ses vœux ?
Une femme avec vous les deux tiers de l'année,
A sa fidélité se voit abandonnée ;
Et tandis que l'Epoux va parcourir les Mers,
Et s'expose sans cesse à des dangers divers,
Sa tendre Pénélope au sein de l'abondance,
Abrège les ennuis d'une si longue absence ;
Et l'esprit occupé de mille soins charmans,
Pour un Epoux perdu, retrouve vingt Amans.

LE BARON.

Vous perdez le respect, & parlez en Soubrette ;
Mais répondez, Madame, êtes-vous donc muette ?
Des femmes, cependant, ce n'est pas le défaut,
Elles parlent toujours beaucoup plus qu'il ne faut.

JULIE *à part à Finette.*

Cette façon d'aimer est toute-à-fait nouvelle,
Il me dit des douceurs, comme un autre querelle.

LE BARON.

Je voudrois bien sçavoir ce que vous lui disiez ?

FINETTE.

Que vous êtes charmant . . . mais que vous l'ennuyez.

LE BARON.

LE BARON.

Ce procédé, Madame, a de quoi me surprendre ;
 Et je m'efforce en vain de vouloir le comprendre ;
 Mais au reste, sçachez qu'un homme tel que moi,
 N'attend pas votre aveu pour engager sa foi ;
 Et je vais de ce pas presser un hymenée,
 Où vous appréhendez de vous voir condamnée.

FINETTE.

Vous en feriez la duppe, & je crois....

LE BARON à *Finette*.

Taisez-vous,

Petite ridicule, ou craignez mon courroux.

FINETTE.

Je n'avois pas dessein de vous mettre en colere.

LE BARON à *Finette*.

Votre avis là-dessus est fort peu nécessaire,

à *Julie*.

Préparez-vous ce soir à me donner la main,

à *Finette*.

Et vous à recevoir votre congé demain,

Vous m'entendez. Adieu.

*Il sort.*JULIE à *Finette*,

Finette, il m'épouvante,

Je cours le dévancer, & prévenir ma Tante.

SCENE VIII.

FINETTE *seule.*

ENfin grace à mes soins, mes vœux ont réuſſi ;
 Les voilà donc brouillés, tant mieux pour le Mar-
 quis ;
 La Tante en deviendra moins rétive à ſe rendre
 Mais j'apperçois Crispin, que vient-il nous apprendre ?

SCENE IX.

CRISPIN, FINETTE.

FINETTE.

Quel eſt donc le ſujet de cet air empreſſé ?
 Qu'eſt devenu Champagne, où l'avez-vous laiffé ?

CRISPIN.

Au Cabaret voiſin, où couché ſous la table,
 Il attend le ſecours d'un ami charitable.

FINETTE.

Et vous l'abandonnez dans cet état fâcheux ?

CRISPIN.

Je n'ai pas eu le tems d'être ſi généreux.

FINETTE.

Comment donc ?

CRISPIN.

Ecoutez, & ſans plus de myſtere,
 Je vous vais découvrir le nœud de cette affaire.

Comme vous avez vû, Champagne entre ses mains
 Avoit certain Papier utile à nos desseins,
 Ce Papier contenoit un projet volontaire ,
 Que notre vieille Tante envoyoit au Notaire ,
 Pour lui servir de guide en dressant le Contrat,
 Il étoit fait au nom de Monsieur Desfrégat ;
 Et de la Tante enfin la parole engagée ,
 De son dédit par-là se trouvoit déchargée.
 Soudain j'ai cru pouvoir substituer le nom
 De l'amoureux Marquis , à celui du Baron ;
 Mais le papier manquoit , & le point difficile,
 Etoit de l'enlever à ce maître imbécile.
 J'ai proposé bouteille , il n'a point refusé ;
 Je l'ai fait boire enfin , & l'ai dévalisé.
 Aussi-tôt j'ai courru porter chez le Notaire ,
 Du Contrat corrigé le frauduleux mystere ;
 On m'a fort bien reçû , si-bien qu'en ce moment
 On travaille au bonheur de ce couple charmant ;
 Il ne s'agit donc plus , pour remplir leur attente ,
 Que de faire signer le Contrat à la Tante ;
 Mais , sans que de la fraude elle soupçonne rien ;
 Cela seroit heureux.

F I N E T T E.

Je vous entends fort bien ;
 Mais le seing du Marquis est aussi nécessaire,
 Le Notaire , de plus , ne pourra point se taire ;

On voudra s'expliquer.

CRISPIN.

C'est tout ce que je crains :

Le Notaire va mettre obstacle à nos desseins.

FINETTE.

Il faut l'intéresser.

CRISPIN.

Ce feroit tout de même ,

Par scrupule , il iroit gâter le stratagème

Si nos soins , après tout , ne sont pas suffisans ,

Nous aurons , pour le moins érudé quelque tems ;

Mais j'aperçois mon Maître , il vient en diligence ,

Et n'a pû résister à son impatience.

SCENE X.

LE MARQUIS, FINETTE, CRISPIN.

LE MARQUIS.

A H! te voilà , Finette ; Eh bien , puis-je espérer
Que ton heureux secours pourra me procurer
Ce moment d'entretien , où la belle Julie ,
D'un mot , va décider du bonheur de ma vie ?

FINETTE.

Si poliment , Monsieur , Vous sçavez demander ,
Qu'on ne peut s'empêcher de vous tout accorder.

LE MARQUIS:

Que Julie en ce jour me paroît adorable,
 Je n'ai jamais rien vû qui lui fût comparable;
 Si son esprit, Finette, égale ses appas,
 Elle est parfaite en tout.

FINETTE.

Monfieur, n'en doutez pas.

LE MARQUIS.

Je t'avouerai pourtant mes secretes allarmes,
 Je ne fuis pas le feul qui lui trouve des charmes.

FINETTE.

A vous dire le vrai, depuis huit ou dix jours,
 Ma Maîtrefse eft rêveufe, & foupire toujours.

CRISPIN.

L'amour affurément caufe fa rêverie.

LE MARQUIS *avec vivacité.*

Finette, que dis-tu? Quoi, l'aimable Julie
 En aime donc un autre, eft fenfible à fes feux?

FINETTE.

Mais . . . cela fe pourroit.

LE MARQUIS.

Que je fuis malheureux!

Je brule donc en vain de l'amour le plus tendre,
 Si fon facile cœur s'eft pu laiffer furprendre.

Ah! puisqu'il eft ainfi, ma mort . . . ma feule mort . . .

CRISPIN.

Eh! Monfieur, renguainez cet amoureux transport,

Cij

38 LE RIVAL SECRETAIRE,
Dans un Marquis François, le dessein est burlesque,
En bonne foi, c'est être un peu trop romanesque....
Avant de vous tuer, il faut délibérer,
Si vous avez sujet de vous désespérer.

FINETTE.

Crispin pense fort bien; c'est s'allarmer trop vite,
De l'entretien du moins, sçachons la réussite.
Si c'étoit vous, Monsieur, qui la fissiez rêver....
Enfin.... on ne sçait pas ce qui peut arriver...

LE MARQUIS.

Quoi! devant ses beaux yeux j'aurois pû trouver grace:
Ah! ma chere Finette, il faut que je t'embrasse;
Mon bonheur est au comble, & mon cœur tour à tour,
S'enivre en ce moment de plaisir & d'amour.

FINETTE.

A ces fougueux transports dont vous faites parade,
Je connois un François, agissant par boutade,
Et qui n'aime, jamais que par convulsions.

CRISPIN.

C'est le propre chez nous des fortes passions.

LE MARQUIS à Finette.

Je n'en serai pas moins fidèle à ta Maîtresse;
Près d'elle seulement fais agir ton adresse.

FINETTE.

A la faire parler je n'ai pû réussir;
Mais de ce qu'elle pense, il faut vous éclaircir;
Et dans un entretien que mes soins feront naître,
De ses vrais sentimens je veux vous rendre maître.

Ce n'est pas tout, on dresse aujourd'hui le Contrat,
 Pour le faire signer au Baron Desfrégat;
 Il faut vous y trouver.

LE MARQUIS.

Explique ce mystère.

FINETTE.

Très-volontiers; Crispin a trompé le Notaire;
 Ainsi, comme j'ai dit, il faut être présent,
 Et chercher à l'abri d'un prétexte apparent,
 Le moment de signer, sans que l'on vous soupçonne, &c.

LE MARQUIS.

Pour posséder Julie, il n'est rien qui m'étonne;
 Mais avant de former un dessein déclaré,
 De son consentement je veux être assuré:
 Cours donc, dès l'instant même, auprès de ta Maîtresse,
 Peins-lui tous les transports de ma vive tendresse,
 Dis-lui. . . .

FINETTE.

C'est inutile, elle n'en croira rien;
 Je vais vous ménager seulement l'entretien.
 Vous vous expliquerez vous-même en sa présence;
 Il n'est que ce parti.

LE MARQUIS.

Reviens en diligence.

Finette rentre.

SCENE XI.

LE MARQUIS, CRISPIN.

CRISPIN.

O H pour le coup, Monsieur, tout conspire à nos vœux,

Nous pouvons nous flatter d'être bien-tôt heureux.

LE MARQUIS.

Tais-toi, j'entends quelqu'un, on vient ici, sans doute.

CRISPIN.

Ah! nous voilà perdus! fuyez qui peut.

LE MARQUIS,

Ecoute.

CRISPIN.

Oh! non pas, s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

Veux-tu bien demeurer.

CRISPIN.

Mais, vous n'y pensez pas, c'est trop se déclarer.

LE MARQUIS.

Si tu parles encore

SCENE XII.

M^e ARGANTE, LE MARQUIS, CRISPIN.M^e ARGANTE *sans voir le Marquis.*

DE mon ingrate Nièce,
 Le Baron ne peut donc mériter la tendresse.
 Je le plains : car enfin , c'est un homme d'honneur,
 Qui fait tout son plaisir d'assurer son bonheur.
 Je voudrois disputer sa conquête à Julie ,
 Si par un autre amour je n'étois asservie ;
 Mais un jeune François a détruit dans mon cœur ,
 Les restes fugitifs d'une mourante ardeur :
 Il me poursuit par tout , n'en doutons plus , il m'aime,
 Mais qui sont ces gens-là ... que vois-je , c'est lui-même,
 Quel est donc son dessein ? Qui l'amène en ces lieux ?
 C'est , sans doute , l'amour , je le lis dans ses yeux.
Elle salue le Marquis.

En ma maison , Monsieur , quel sujet vous attire ?

LE MARQUIS.

Madame, (*bas à Crispin.*) En vérité je ne sçai que lui direM^e ARGANTE *à part.*

Ce timide embarras est pour moi bien flatteur ;
 Il craint par son aveu d'allarmer ma pudeur ;

42 LE RIVAL SECRETAIRE.

Je n'aurois jamais cru les François si timides,
D'ordinaire en amour ils sont plus intrépides.

LE MARQUIS.

Nous étions venus . . .

CRISPIN.

Et . . . nous nous en retournons.

M^e ARGANTE.

Non, vous demeurerez, & fans plus de façons,
J'exige absolument que vous soyez sincere.

LE MARQUIS.

Vous n'approuverez pas un aveu téméraire ;
Mais l'amour . . .

M^e ARGANTE à part avec vivacité.

Oui, l'amour . . . mon cœur s'en est douté,
Je suis sûre à présent de ma félicité.

haut,

Parlez-moi fans détour, quel sujet vous amene ?

LE MARQUIS *bas à Crispin.*

Aides-moi donc, Crispin, à nous tirer de peine.

CRISPIN *bas au Marquis.*

Ce contre-tems fâcheux confond tous mes esprits.



SCENE XIII.

Me ARGANTE , LE MARQUIS,
FINETTE, CRISPIN.

FINETTE à part en entrant,

AH! nous sommes perdus! Ils ont été surpris.

Me ARGANTE au Marquis.

Rompez, je vous conjure, un injuste silence,
Et de votre dessein faites-moi confiance.

FINETTE à Madame Argante.

Comment donc, ces Messieurs ne vous ont rien dit?

Me ARGANTE.

Pas encor. Le sçais-tu?

FINETTE.

Mon sieur, sans contredit
Est un Maître François, unique en son espece,
Qui vient de ses talens instruire votre Nièce.
bas au Marquis.

A la trouver, Monsieur, je n'ai pû réussir.

Me ARGANTE.

Mon sieur me fait vraiment un sensible plaisir,
à part.

C'est un prétexte heureux pour m'avouer sa flâme.

FINETTE *bas au Marquis.*

Soutenez la gageure.

LE MARQUIS.

Agréez donc, Madame,

44 LE RIVAL SECRETAIRE.

Que votre aimable Nièce éprouve mon sçavoir,
Heureux, si je pouvois, remplissant mon espoir,
Des graces de mon art, enrichir tant de charmes,
Et prêter à l'amour de plus puissantes armes,
Mon cœur de cet honneur est d'autant plus jaloux,
Qu'il m'offre les moiens de m'approcher de vous.

M^e ARGANTE.

à part.

Qu'il est galant, (*haut.*) Monsieur, sans doute la Musique,
Est cet art favori dont vous faites pratique ?

C R I S P I N.

Non pas, c'est un métier un peu trop altérant.

F I N E T T E *faisant signe au Marquis.*

C'est . . . peut-être la Danse ?

L E M A R Q U I S.

Absolument parlant,

Je n'en ai jamais fait d'étude singuliere ;
Mais, par fois, si je trouve une jeune Ecoliere,
Qui sçache par principe assembler quelque pas,
Je lui donne pour lors ce qu'elle n'avoit pas ;
C'est-à-dire, ce tour, ce rien imperceptible,
Cette grace d'un bras devenu plus flexible,
Et je mêle avec art à cette inflection,
D'un pas tendre & léger l'heureuse expression.

M^e ARGANTE.

Il n'est pas étonnant que vous donniez des graces,
Monsieur, on les voit naître en foule sur vos traces,

Enseignez-vous donc les langues ?

LE MARQUIS.

Non , vraiment ,

Mon art est bien plus noble , & bien plus excellent.
Il sçait joindre l'esprit à la délicatesse.

M^e ARGANTE.

Qu'êtes-vous donc ?

LE MARQUIS.

Je suis ...

CRISPIN.

Maître de politesse ;

Moi je suis son Prévôt , (à *Finette* ,) & je vous avertis
Que je veux vous donner de mes leçons gratis.

FINETTE.

La danse à ma Maîtresse est bien plus nécessaire ,
Et Monsieur en feroit une bonne écoliere.

M^e ARGANTE.

Je le crois.

LE MARQUIS.

En ce cas permettez qu'à l'instant
Je vous fasse juger de mon foible talent.

M^e ARGANTE.

Oui , c'est bien dit. *Finette* , allez dire à Julie
De descendre un moment.

LE MARQUIS *bas à Finette.*

Dis-lui que je l'en prie ,

FINETTE.

Jy cours, (*elle rentre.*) Mais à propos la voici qui paroît.

LE MARQUIS.

A son abord, mon trouble & mon amour s'accroît.

SCENE XIV.

M^c ARGANTE, JULIE, LE MARQUIS,
CRISPIN, FINETTE,M^c ARGANTE à *Julie.***A** Pprochez.

JULIE.

Avez-vous besoin de moi, Madame ?

CRISPIN.

Non, c'est Monsieur.

JULIE *appercevant le Marquis.*

Ah, ciel !

M^c ARGANTE.

Qui peut troubler votre ame ?

JULIE à *part.*

Qui l'auroit pû penser, le Marquis en ces lieux !

LE MARQUIS:

Vous blâmez mon audace, & je lis dans vos yeux

L'inévitable effet d'une juste surprise ;

Mais daignez excuser ma coupable entreprise,

Madame votre Tante exige en ce moment,

Que j'ose près de vous exercer mon talent.

M^e ARGANTE.

Monsieur est un François , Maître de politesse.

JULIE.

Tout le prouve chez lui , son air & sa noblesse

LE MARQUIS.

Ce portrait surement

M^e ARGANTE *reprenant avec vivacité.*

N'est point du tout flatté.

Il est peint trait pour trait d'après la vérité.

Monsieur enseigne aussi les graces de la danse ,

Cette délicatesse , & cette noble aisance ,

Que nos gens de Province en leurs brusques façons . . .

Je veux que vous preniez un peu de ses leçons.

LE MARQUIS *à Julie.*

Pour vous bien exprimer les graces de la danse ,

Il faudroit que nos cœurs fussent d'intelligence.

JULIE.

Je ferai de mon mieux , vous pouvez commencer.

LE MARQUIS *à Julie.*J'attendois votre aveu. (*à Madame Argante.*) Nous allons vous tracer

Quelques pas figurés d'une Scene amoureuse :

à Julie.

Secondéz-moi de grace.

FINETTE *à Julie.*

On veut vous rendre heureuse.

LE MARQUIS *à Madame Argante.*

Aureste, il faut ici beaucoup d'expression ,

Voudrez-vous vous prêter à cette fiction ?

Me ARGANTE.

Volontiers, je veux même y prendre un personnage ;
Je m'y rappellerai les plaisirs du bel âge.

LE MARQUIS.

De la fable d'Yo, vous ressouvenez-vous ?
Supposons que Junon dans ses transports jaloux,
Vous en ait autrefois confié la tutelle,

CRISPIN à *Madame Argante.*

Nous supposons.

LE MARQUIS à *Julie tendrement.*

Yo, c'est vous, Mademoiselle,
L'esprit embarrassé de mille soins confus,
A sçû se dérober aux yeux de son Argus ;

à *Madame Argante.*

Puisque vous le voulez, ce fera vous, Madame,
En proye aux noirs foudris d'une amoureuse flamme,
Et craignant le retour de sa captivité,
Yo va danser seule en un bois écarté.

à *Julie.*

Allons, formez des pas, dont la molle cadence,
Peigne de vos ennuis toute la violence.

Julie danse.

Courage .. déployez plus tendrement ces bras ...
Fort bien ... plus de lenteur, cependant vos pas,

à *Madame Argante.*

Vous voyez en petit ce que c'est que les graces,

à *Julie.*

Jupiter plein d'amour, va voler sur vos traces.

CRISPIN.

CRISPIN à part.

Le Seigneur Jupiter est un dangereux Dieu.

LE MARQUIS à Julie.

Il arrive. (à Madame Argante.) Madame éloignez-vous un peu.

ME ARGANTE.

Mais, Monsieur,

LE MARQUIS.

Un moment, vous allez tout comprendre.

FINETTE.

Quand il en sera tems, nous viendrons le surprendre.

CRISPIN.

Oui, nous sommes trop près, cela les interrompt.

(Madame Argante, Finette & Crispin s'éloignent au fond.)

LE MARQUIS à Julie.

Comme je vous disois, Jupiter paroît donc,

(Il danse.)

Je ferai Jupiter tournez vers moi la tête....

Fuyez... plus lentement... fort bien, je vous arrête;

Un mot, belle Julie, on ne nous entend pas,

Depuis un mois j'adore en secret vos appas,

Tout vous assure ici de mon amour extrême,

Daignez vous approuver ce tendre stratagème?

Vous gardez le silence?

JULIE.

On a promis ma foi,

Je n'ai pas le pouvoir de disposer de moi,

D

50 LE RIVAL SECRETAIRE,
C'est à vous d'étouffer une ardeur inutile.

LE MARQUIS.

Hélas! si vous m'aimez, tout me devient facile.

JULIE.

Eh bien, pour m'obtenir, faites tous vos efforts.

LE MARQUIS *baisant la main de Julie.*

Quel bonheur! sçachez donc...

M^e ARGANTE *l'arrêtant.*

Modérez ces transports,

CRISPIN *à Madame Argante.*

Mais il n'étoit pas tems de les venir surprendre.

LE MARQUIS *à Madame Argante.*

Bon. Pourpursuivez, Io, moi, je vais la défendre.

Il se forme ici un pas dans lequel le Marquis se trouve toujours entre Julie & Madame Argante.

Crispin & Finette s'opposent comiquement à la course de Madame Argante.

SCENE XVI.

LE BARON, Mad. ARGANTE, JULIE, LE
MARQUIS, FINETTE, CRISPIN.

LE BARON.

AH! par ma foi ceci me semble trop bouffon.

M^e ARGANTE *au Marquis.*

C'en est assez, Monsieur, j'apperçois le Baron.

LE BARON.

Ma Tante, en vérité, vous n'êtes pas trop sage,
A votre âge danfer ?

M^e ARGANTE.

Pourquoi pas à mon âge,
Suis-je si décrépite ?

LE MARQUIS.

Eh! vous n'y pensez pas,
Vous possédez encor vos plus plus piquans appas;
Et de l'âge chez vous, le retour formidable,
N'en a fait que meûrir le charme inalterable.

LE BARON à *Madame Argante*.

Dites-moi, s'il vous plaît, quel est ce doucereux?
Gageons que c'est encor un de vos amoureux.
Il en tient les propos, & son maintien modeste
Confirme mes soupçons, bien plus que tout le reste.
Ai-je bien déyiné ?

M^e ARGANTE.

Mais vous révez, je crois ?
Quels sont donc ces discours? Monsieur est un François,
Qui vient faire briller son art dans cette Ville.
Sa connoissance ici pourroit vous être utile,
Un peu de ses leçons ne vous fieroit pas mal.

CRISPIN à part.

Cet homme m'a tout l'air d'un franc original.

LE BARON.

Eh! qu'enseigne-t'il donc ?

LE RIVAL SECRETAIRE,

CRISPIN.

L'exacte politesse,

LE BARON.

Je n'ai jamais connu maîtres de cette espece.

LE MARQUIS *fièrement.*

Je ne suis pas surpris qu'ils vous soient inconnus,

CRISPIN.

La Marine n'est pas où nous brillons le plus.

LE BARON.

Mais dites-moi, l'ami, pourriez-vous bien m'apprendre
Ce que par politesse, il vous plaît faire entendre,

LE MARQUIS.

Nous entendons, Monsieur, cette divinité

Qui préside aux douceurs de la société;

Presque toujours connue, & jamais définie,

La nature chez elle, à l'art est réunie.

C'est ce gage charmant d'un plaisir épuré,

Chez nos grossiers ayeux autrefois ignoré.

C'est ce lien flateur d'un commerce agréable,

Trop souvent oublié, mais toujours respectable.

Enfin c'est ce bon goût que l'on puise à la Cour,

Qui produit les égards, & qui nourrit l'amour.

LE BARON.

Jargon qu'on n'entend pas... mais voici le Notaire,

Il vient fort à propos conclure notre affaire.

SCENE XVII.

LE NOTAIRE, Mad. ARGANTE, JULIE,
LE BARON, LE MARQUIS, FINETTE,
CRISPIN.

LE NOTAIRE.

Vous voilà tous fans doute assemblés pour signer.
(*Il présente la plume.*)

LE BARON *au Notaire montrant Madame Argante.*
A Madame d'abord, vous n'avez qu'à donner,
(*Madame Argante signe.*)

JULIE *à part.*

Que vais-je devenir !

LE NOTAIRE *présentant la plume à Julie.*

A vous, Mademoiselle.

JULIE *regardant le Marquis.*

Je ne le puis,

Me ARGANTE *à Julie.*

Comment vous faites la rebelle !

LE BARON.

Pour quel sujet, parlez clairement sur ce point.

JULIE.

Je vous estime fort, & ne vous aime point.

FINETTE.

En voilà la raison.

D iij

54 LE RIVAL SECRETAIRE,

Me ARGANTE à *Julie*.

Signez, je vous l'ordonne.

JULIE à *Madame Argante*.

Vous n'avez d'autres droits, je crois, sur ma personne,
Que ceux que mon respect veut bien vous accorder ;
Et mon pere est le seul qui peut me commander.

Me ARGANTE.

Obéissez, vous dis-je, ou craignez ma colere.

JULIE.

Madame, vous pouvez renvoyer le Notaire.

LE NOTAIRE.

Serviteur.

SCENE XVIII.

LES ACTEURS DE LA SCENE
précédente.

FINETTE *bas au Marquis*.

C E refus détruit notre projet :

Mais comment devant eux pouvoir la mettre au fait.

LE MARQUIS *bas à Finette*.

J'imagine un moyen, qui, si je ne m'abuse
Par mon propre rival, l'instruira de la ruse.

Me ARGANTE.

Nous faire un tel affront !...

LE MARQUIS.

Ne vous emportez pas.

Je vais dans un moment finir votre embarras.

M^c ARGANTE.

Son pere m'a cédé les droits qu'il a sur elle.

LE MARQUIS *regardant Julie.*

Je conviens qu'elle a tort de se montrer rebelle ;
 Mais, Madame, après tout, faites réflexion
 Qu'il n'est pas naturel, que sa soumission
 Fasse peut-être un jour le malheur de sa vie,
 Avant que de s'unir à l'aimable Julie,
 Monsieur devoit songer à mériter son cœur.

LE BARON.

Parbleu, vous vous moquez, je l'aime avec ardeur.
 Que voulez-vous de plus ?

LE MARQUIS.

Un peu de politesse,
 Il faudroit lui parler avec délicatesse,
 Avec empressement, lui faire votre cour ;
 Et non content d'aimer, lui prouver votre amour.

LE BARON *brusquement.*

Il faut donc m'enseigner comment je dois m'y prendre.

LE MARQUIS.

En deux ou trois leçons, j'espere vous l'apprendre ;
 Mais pourvû que Madame y veuille consentir,

M^c ARGANTE*(bas au Marquis.)*

Qui moi de tout mon cœur. A ne vous point mentir,
 Je crois que le Baron a la tête un peu dure ;
 Chez lui vous aurez peine à dompter la nature.

D iij

LE MARQUIS.

Je compte que Monsieur, dès ce premier moment,
Verra dans sa personne un très-grand changement.

LE BARON.

Oui, mais venons au fait, car je suis las d'attendre.

LE MARQUIS *au Baron.*

Allons, prenez un air respectueux & tendre.

CRISPIN.

Qui marque le respect....

LE MARQUIS *à Crispin.*

Tai-toi; (*au Baron*) présentement
Faites la révérence & votre compliment,

LE BARON *salue le Marquis.*LE MARQUIS *au Baron.*

Mais vous n'y songez pas, c'est à Mademoiselle
Qu'il faut ici jurer une ardeur éternelle.

LE BARON.

Oui, vous avez raison, je vais recommencer.
(*Il salue Julie le chapeau sur la tête.*)

LE MARQUIS *au Baron.*(*Le Baron recommence.*)

Que faites-vous? Encore! eh! que doit-on penser,
De vous voir saluer le chapeau sur la tête?

CRISPIN.

Pour un Flamand poli, le trait est malhonnête.

LE MARQUIS *saluant Julie.*

Eh! quoi ne sçauriez-vous vous présenter ainsi?

LE BARON.

(Il recommence à saluer.)

Ah! ah! je vous entends, ai-je bien réussi?

LE MARQUIS.

Un peu mieux cette fois. Continuez de grace.

LE BARON.

Dites-moi maintenant ce qu'il faut que je fasse.

LE MARQUIS.

Faudra-t'il tout vous dire, & ne sçavez-vous pas
Ce qu'un homme amoureux doit faire en pareil cas?*(Regardant Julie tendrement.)*Il doit au tendre objet qui regne sur son ame,
Exprimer les transports de la plus vive flamme;
Il doit à ses genoux déposer ses douleurs,
Tâcher par ses discours, de fléchir ses rigueurs,
Et lui baiser la main, comme un gage fidèle,
Des vertueux desseins qu'il a conçûs pour elle.*(Il baise la main de Julie.)*

LE BARON.

(au Marquis.)

Laissez-moi faire un peu. à Julie. Madame en vérité...

(Il regarde le Marquis.)

CRISPIN.

Quoi dès le premier mot vous êtes arrêté !

LE BARON à Julie.

Ainsi que nous voyons... l'aimant de la bouffole...
Sans cesse s'agiter... attiré vers son Pôle...
De même en ce moment... par un pouvoir vainqueur...
Je sens tourner vers vous les desirs de mon cœur...

58 LE RIVAL SECRETAIRE,

Vos charmes....

(il baise la main de Julie.)

LE MARQUIS l'arrêtant.

Arrêtez, ou bien changez de file.

Vous vous donnez, Monsieur, une peine inutile,
On s'exprime en amour plus naturellement,
Et l'on baise une main plus délicatement.

LE BARON.

Ma foi je n'entends rien à votre manigance,
Je l'aime, & je le dis tout comme je le pense;
Je ne sçaurois mieux faire en dépit de vous tous.

LE MARQUIS.

Eh bien, si vous voulez, je parlerai pour vous,
De votre amour, Monsieur, je serai l'interprète.

LE BARON.

J'y consens de bon cœur.

LE MARQUIS à la Tante.

De ce que je projette

Vous allez voir l'effet. (au Baron.) Un peu d'attention,
(à part.)

Pour tromper mon Rival, l'heureuse occasion!
(haut à Julie.)

Malgré le fort jaloux, votre amant vous adore;
Et d'être à vous un jour, son cœur se flatte encore.

JULIE au Marquis.

Je voudrois par mes vœux, hâter ce doux moment.

LE MARQUIS.

O Ciel! rien n'est égal à mon ravissement.

(il baise la main de Julie.)

(*au Baron.*)

Voilà comme l'on baise une main adorable.

M^e ARGANTE à *part.*

Le charmant petit homme, il est incomparable.

(*haut.*) Continuez.

LE BARON.

Non, non, que je fasse à mon tour.

(*à Julie.*)

Mon cœur, belle Julie, est enivré d'amour....

Je vous aime à la rage.... ou le Diable m'emporte.

C R I S P I N.

Fi donc, Monsieur, fi donc, parle-t'on de la sorte ?

LE BARON.

A la fin, je suis las de vos longs complimens,

LE MARQUIS.

Vous pourriez par écrit mettre vos sentimens,

LE BARON.

A vous dire le vrai, la chose est plus faisable ;

Je m'en tirerai mieux.

LE MARQUIS *montrant une table.*

Voici sur cette table

Ce qu'il faut pour tracer un billet amoureux.

Que vous présenterez à l'objet de vos vœux.

LE BARON.

J'entends.

LE MARQUIS à *Julie pendant que le Baron va s'asseoir.*

Par tout au moins les sentimens du maître,
Dans ceux de l'écolier se feront reconnoître.

60 LE RIVAL SECRETAIRE,
LE BARON *au Marquis,*

Vous n'avez qu'à dicter.

LE MARQUIS *dicte en regardant Julie.*

» Belle Julie, puisque je ne puis vous expliquer de
» bouche mes véritables sentimens.

LE BARON.

» Sentimens. . .

LE MARQUIS *dictant.*

» Ne desapprouvez pas la ruse innocente dont je vais
» me servir.

Me ARGANTE *à Julie.*

Ce début est charmant.

CRISPIN *à Madame Argante.*

Il fait comme pour lui, Madame, assurément.

LE BARON.

» Me servir. . .

LE MARQUIS *continuant de dicter.*

» Mon amour a levé tous les obstacles qui s'oppo-
» soient à notre union. Signez & vous me rendez le
» plus heureux des amans.

Me ARGANTE *à Julie.*

Monsieur vous le conseille, entendez-vous Julie?

LE BARON.

» Des amans. . .

LE MARQUIS *dictant,*

» Signez, vous dis-je, en assurance; c'est moi qui
» vous en prie.

FINETTE à Julie.

Le refuseriez-vous, c'est lui qui vous en prie ?

LE BARON *s'interrompant.*

Non parbleu, c'est bien moi.

LE MARQUIS.

Mademoiselle aussi

Suppose que c'est vous. N'ayez aucun souci ;

Ecrivez seulement, je me charge du reste.

(il continue à dicter.)

» L'honneur le plus délicat, ne sçauroit s'offenser de
 » l'artifice que j'employe pour m'assurer votre posses-
 » sion, malgré le monstre qui vous obsede.

LE BARON *l'interrompant.*

Quel est donc, s'il vous plaît, ce monstre si funeste ?

M^e ARGANTE.

Voyons, expliquez-vous, cela ne s'entend point.

Quel est ce monstre ?

LE MARQUIS *embarrassé.*

C'est....

LE BARON.

Parlez net sur ce point.

C'est ?

LE MARQUIS.

C'est....

CRISPIN *reprenant avec vivacité.*

Le célibat, vrai fleau des familles ;
 Détesté de tout tems, sur-tout parmi les filles.

LE MARQUIS *continuant de dicter.*

» Le doute où vous étiez de mes desseins, peut ju-

62 LE RIVAL SECRETAIRE,

» stifier un premier refus ; mais songez, adorable Julie.
» qu'un second ne seroit pas pardonnable, puisque l'a-
» mour & la signature de Madame votre Tante, conf-
» pirent à faire mon bonheur.

Me ARGANTE à *Crispin.*

Que ton Maître a d'esprit.

CRISPIN.

Mais nous n'en manquons pas,

LE MARQUIS au Baron.

Donnez-la maintenant.

LE BARON *présentant la lettre à Julie.*

Ne l'acceptez-vous pas.

JULIE au Baron *en regardant le Marquis.*

Plus que vous ne pensez, votre présent me flatte.
Je ne veux pas aussi passer pour une ingrate ;
Et puisque mon devoir s'accorde avec mon goût,
Ma main est ma réponse, & je consens à tout.

LE MARQUIS *à part.*

Quel plaisir !

Me ARGANTE à *Finette.*

Rappelez promptement le Notaire.

LE BARON,

Amplement, qui plus est, je veux le satisfaire.

(*au Marquis.*)

Cher Maître, c'est à vous que je dois mon bonheur.

Aussi vous signerez.

CRISPIN.

Vous nous faites honneur.

Me ARGANTE *au Marquis.*

Faut-il vous en prier ?

LE MARQUIS.

Je n'ai plus rien à dire ;

A cet ordre flatteur , je suis prêt de souscrire.

SCENE XIX. ET DERNIERE.

TOUS LES ACTEURS.

Me ARGANTE.

AH! voici le Notaire.

LE NOTAIRE.

Etes-vous tous d'accord ?

LE BARON *prenant la plume.*

Je vous montre l'exemple , & je signe d'abord.

CRISPIN *à part.*

Il mord à l'améçon.

LE BARON.

Allons , à vous , Madame.

Me ARGANTE *à Julie.*

Le devoir vous engage à couronner sa flamme.

JULIE *signant.*

Puisque vous l'ordonnez , je vous dois obéir.

(*regardant le Marquis.*)

Et c'est , je vous l'avoue , avec bien du plaisir.

(*elle donne la plume au Marquis.*)

64 LE RIVAL SECRETAIRE,
LE MARQUIS *au Notaire après avoir signé.*

Rempportez les Contrats, l'affaire est terminée,
(*au Baron.*)

Je souhaite, Monsieur, que de votre hymenée,
Vous foyez en ce jour aussi content que moi.

Me ARGANTE *au Marquis.*

Comment donc ! auriez-vous engagé votre foi ?
Je connois cependant une personne aimable,
Et par d'autres vertus d'ailleurs recommandable,
Qui de s'unir à vous, auroit fait son bonheur.

LE MARQUIS.

Mon cœur est très-sensible à cet excès d'honneur.
Mais enfin, vos bontez ne vont qu'à me confondre ;
Vous-même m'avez mis hors d'état d'y répondre.
Par un nœud éternel je me trouve lié...
Pour tout dire, en un mot, vous m'avez marié.

CRISPIN.

Oui, Madame, & mon Maître, en homme de promesse,
Ne sçauroit épouser la Tante avec la Niece.

Me ARGANTE.

La Tante avec la Niece ! on m'a joué d'un tour.
Explique cette énigme, & parle sans détour.

CRISPIN.

Madame est votre Niece... & vous êtes sa Tante...
Or par une raison tout-à-fait conséquente...
En épousant Madame... il ne peut deormais...
Quoi que vous esperiez contenter vos souhaits.

Me ARGANTE.

M^e ARGANTE.

Quel galimathias !

CRISPIN.

Non, la chose est fort claire ;

J'ai par un faux écrit abusé le Notaire.

(montrant le Baron.)

Monsieur, dans le Contrat n'a signé qu'en am.

Vous, Madame, en Tutrice, & mon Maître en mari.

Pour moi, comme Prevôt, j'épouse la Soubrette.

M^e ARGANTE.

De concert avec eux, tu me trompois Finette.

FINETTE.

C'étoit pour votre bien ; on vous rend un époux,

Que vous aimiez jadis ; & qui brûla pour vous.

A Monsieur le Baron vous êtes engagée.

D'un refus, après tout, vous seriez bien vengée ;

Car s'il ne vous épouse, il payra le dédit.

LE BARON à Madame Argante.

Eh bien ! puisqu'il le faut, je vous prends par dépit.

LE MARQUIS à Madame Argante.

De votre bouche encor, innocent ou coupable,

J'attends de mon destin l'arrêt irrévocable :

Je me flatte pourtant, qu'oubliant en ce jour,

Le crime involontaire où m'a porté l'amour,

Vos bontez daigneront approuver une flamme ;

Que vous autorisez dans le fond de votre ame.

M^e ARGANTE au Marquis.

Oui, l'amour a pris soin de vous justifier.

J'assure votre hymen, je veux tout oublier.

E

66 LE RIVAL SECRETAIRE, COMEDIE.

Par défefpoir, enfin, je vous donne ma Nièce.

(à part.)

Rentrons. Helas! du moins je le verrai fans cefse.

FINETTE.

(à Madame Argante.)

Sans doute. (au Public.) Et cet efpoir la dédommage
un peu,

De n'avoir pû chez lui rencontrer qu'un Neveu.

F I N.

FAUTES A CORRIGER.

P Rologue. Pag. 2, vers 15, de la politique de Junon, *lif.* de la Politique Junon. Pag. 20, vers 14, Gardé, *lif.* Gardés. Pag. 28, vers 11, ah! ma cher, *lifex.* ah! ma chere. Pag. 29, vers 23, de l'ardente paffion, *lif.* l'ardente paffion. Pag. 34, vers 1, mes vœux ont réuffi, *lif.* tous mes vœux font remplis. Pag. 45, vers 1, enseignez-vous, *lif.* enfeigneriez-vous. Pag. 49, vers 4, le fuprendre, *lif.* les fuprendre.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lû par ordre de Monfeigneur le Chancelier, un manufcrit qui a pour titre: *Le Rival Secretaire, Comedie en un Acte & en Vers*, avec un Prologue. A Paris ce 11 Janvier 1738.

JOLLY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé GREGOIRE-ANTOINE DUPUIS fils, Libraire à Paris: Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *L'Heure du Berger, Comedie; Le Rival Secretaire, Comedie; L'Aristipe moderne*; s'il nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privileges, sur ce nécessaires, offiant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sousle contre-scel des Présentes. A ces causes voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer leldits Livres ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes: Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leldits Livres ci-dessus exposés en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; A la charge que ces Présentes seront enregistrees tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles: Que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de

les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui aura servi de copie à l'impression desd Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, es mains de notre très-cher & feal Chevalier le Sr Dagueffeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur Dagueffeau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Secretaires, soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le trente-unième jour de Janvier, l'an de grace mil sept cents trente-huit, & de notre Regne le vingt-troisième. Par le Roy en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 591. fol. 553. conformément au Règlement de 1723. A Paris le 3 Février 1737.

L ANGLOIS, Syndic.

P. Stolberg





8

22 $\frac{2}{k, 12}$

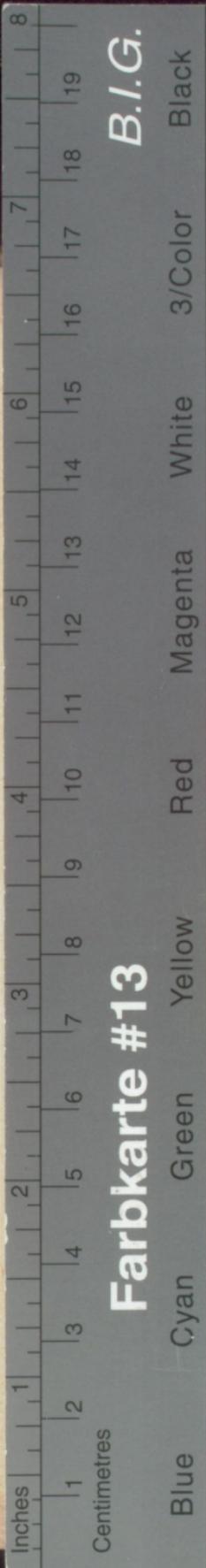
AB 22 $\frac{2}{k, 12}$

X 2323649









Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

AL
AIRE,
DIE

N VERS,
e fois par les Com.
ovembre 1737.



LAIS,
DINE DUPUIS,
t-Esprit.

VIII.
vilége du Roi.

